

PETITE GALERIE
DE PERSONNALITES FAMILIERES DE PORT-ROYAL

par Jean LESAULNIER

Antoine **ARNAULD** (1612-1694)

« Dites à mon dernier fils que, Dieu l'ayant engagé dans la défense de la Vérité, je l'exhorte et le conjure de sa part de ne s'en relâcher jamais, et de la soutenir sans aucune crainte quand il irait de la perte de mille vies ». Antoine Arnauld se souviendra jusqu'à sa mort des dernières recommandations de sa mère. Février 1626, février 1641 : quinze ans séparent l'entrée, à Port-Royal de Paris, de Catherine Marion, épouse d'Antoine Arnauld, l'avocat, dont elle est veuve depuis 1619, et d'un autre côté sa mort, alors qu'elle est assitée d'Antoine Singlin, rapporteur de ses ultimes paroles à son plus jeune fils. Entre 1626 et 1641, la réforme de Port-Royal s'est affermie. Le cadet de la famille Arnauld, qui sera prêtre et docteur de Sorbonne en cette même année 1641, est entré après ses tantes, ses cousines, son neveu Antoine Le Maistre, dans la voie de la conversion.

Le 24 décembre 1638, Antoine Arnauld fait parvenir, par l'intermédiaire de son frère Robert Arnauld d'Andilly, une lettre, « véritable engagement » (Cécile Gazier), à l'abbé de Saint-Cyran, prisonnier de Richelieu depuis le mois de mai précédent : « Mon Père, permettez-moi de vous appeler de ce nom puisque Dieu me donne la volonté d'être votre fils [...]. Depuis trois semaines il a crié à mon cœur et m'a donné en même temps des oreilles pour l'écouter ». Les deux hommes poursuivent leurs relations épistolaires jusqu'à leur première entrevue au donjon de Vincennes le 8 mai 1642 : « Il faut aller où Dieu

mène et ne rien faire lâchement », lui dit ce jour-là Saint-Cyran. Tandis qu'Angélique et M. d'Andilly ne cessent d'entourer leur jeune frère de leurs conseils, l'abbé de Saint-Cyran devient le guide principal d'Antoine.

Le théologien applaudi de *La Fréquente Communion* (1643) est vite accusé et poursuivi : il doit se défendre et se cacher, en particulier chez Jean et Marguerite Hamelin, tout près de Port-Royal de Paris. La Mère Angélique suit de près les attaques des adversaires de son frère : « Je vous confesse ma faiblesse, qui m'attendrit souvent jusqu'aux larmes, lui écrit-elle, quand je pense qu'ils ne vous laisseront jamais en repos ; et que, sans miracles, toute votre vie se passera dans de continuelles peines [...]. J'espère que vos souffrances donneront bénédiction à ce que vous avez déjà écrit et à ce que Dieu vous fera la grâce d'écrire ». Ces paroles ressemblent à une prophétie, pour cet homme souvent traqué, qui ne perdra jamais confiance, même au jour de son exclusion de la faculté de théologie : « C'est aujourd'hui, écrit-il à Angélique de Saint-Jean, sa nièce, qu'on me doit rayer du nombre des docteurs. J'espère en la bonté de Dieu qu'il ne me rayera pas pour cela du nombre de ses serviteurs. C'est la seule qualité que je désire conserver ».

Le théologien manifeste la même combativité quand il s'agit des moniales : il ne cesse de leur prodiguer conseils et recommandations et pendant des décennies il correspond sans arrêt avec elles. « Lorsque les religieuses de Port-Royal étaient renfermées au Port-Royal de Paris, écrit Racine, elles trouvaient moyen de faire tenir tous les jours de leurs nouvelles à M. Arnauld, et d'en recevoir. M. Nicole dit que c'étaient des lettres merveilleuses, et pleines d'esprit. » Avec Pierre Nicole, Antoine Arnauld défend publiquement le monastère attaqué, en un temps où il a trouvé refuge, avec son fidèle compagnon, à l'hôtel de M^{me} de Longueville, situé dans la rue Saint-Thomas-du-Louvre.

La Paix de l'Eglise est conclue en septembre 1668 : Arnauld ne met pas fin à la série déjà longue de ses ouvrages, écrits par lui seul ou en collaboration, bien au contraire : « Monsieur, vous avez une plume d'or pour défendre l'Eglise de Dieu », lui dit alors le nonce du pape. Le théologien se bat pour que les religieuses de Port-Royal bénéficient aussi de la paix : elles

seront réunies à l'abbaye des Champs. Il s'y rend avec assiduité, pour la mort de sa sœur la Mère Agnès en février 1671 et pour chaque grande fête religieuse : le *Journal de l'abbaye* l'atteste. A Paris, il demeure au faubourg Saint-Jacques : « Je suis visité plus que je ne voudrais, écrit-il à son neveu Simon Arnauld de Pomponne ; je vous assure que j'en suis fort importuné et que je serais bien aise que cela fût autrement. Mais j'ai beaucoup de personnes de qualité qui sont mes parents et mes amis ; leur fermerai-je la porte ? Le ferai-je à des évêques quand ils me font l'honneur de me venir voir ? »

Mais, avec la mort de M^{me} de Longueville en février 1679, l'avant-dernier coup grave est porté contre l'abbaye et ses amis : le 17 juin suivant, Antoine Arnauld quitte la France pour ne jamais y revenir. Son ami Pasquier Quesnel, qui fut pendant des années l'un de ses compagnons jusqu'à sa mort, survenue à Bruxelles le 8 août 1694, nous a laissé cette image familière et attendrie du vieux lutteur : « Il est âgé, et quoique l'on voie bien qu'il l'est, on ne voit pas néanmoins que sa vieillesse le charge et l'appesantisse. Il n'a ni cornet à l'oreille, ni lunettes sur le nez, ni bâton à la main, ni goutte aux pieds. Il a bon appétit, il dort fort bien, il a du feu et de l'ardeur plus que beaucoup de jeunes gens. Il a l'esprit aussi bon et plus solide que jamais ». Et, au lendemain de la mort du théologien, Quesnel écrivait : « Il rendit son âme à Dieu avec une paix et une tranquillité admirables, sans aucun effort, et comme un enfant de la Résurrection qui s'endort au Seigneur [...]. Il est dans le sein de la Vérité éternelle qu'il a uniquement aimée ; il puise, dans sa source éternelle, la Grâce qu'il a si fidèlement défendue. »

Robert **ARNAULD D'ANDILLY** (1589-1674)

« Je ne puis vous dire la joie que j'ai de la satisfaction que vous avez de Port-Royal des Champs, où vous êtes », écrit à la fin de 1645 la Mère Angélique Arnauld à son frère aîné, M. d'Andilly ; elle poursuit : « Que Dieu, par sa bonté, vous la veuille toujours accroître et rompre tous vos liens pour vous mettre en possession de ce bien. Cet essai [*de retraite loin de la société*] vous servira à trouver le monde encore plus insensé

dans les vaines occupations et prétentions qui lui font oublier l'éternité. »

M. d'Andilly est à la fois, et sera longtemps, du monde et de Port-Royal. A vingt ans déjà, il est à l'abbaye des Champs pour la fameuse « journée du guichet », où la jeune Angélique reçoit avec froideur ses parents et sa famille. Premier commis du maréchal de Schomberg, surintendant des finances de 1617 à 1623, il participe à la vie de la Cour. Il met en relation l'abbé de Saint-Cyran et sa sœur Angélique, dont il devient le conseil et l'agent : il favorise ainsi l'installation des religieuses au faubourg Saint-Jacques. Il brille dans la société des années 1630, passant alors pour l'oracle de l'hôtel de Liancourt, jusqu'à la mort de sa jeune femme, Catherine de La Boderie, le 23 août 1637 : « Nulles paroles ne peuvent exprimer ma douleur, écrit M. d'Andilly ; je ne sais ce que je serais devenu si Dieu ne m'avait préparé la consolation d'un ami tel que M. de Saint-Cyran. » La Mère Angélique et Port-Royal de Paris l'assistent aussi de leur affection et de leurs prières.

Dix enfants sont encore à la charge de M. d'Andilly. Les aînés sont placés l'un près de Turenne, un autre près de Richelieu ; les plus jeunes vont à Port-Royal : la future Angélique de Saint-Jean y est déjà depuis 1630 et y prend l'habit de religieuse en 1641, tandis que le cadet, Jules Arnauld de Villeneuve, sera élève aux petites écoles dès 1641.

Robert Arnauld attend 1645 pour faire ses adieux à la Cour. S'il se retire à Port-Royal des Champs, puis dans sa propriété de Pomponne, il n'en revient pas moins à Port-Royal de Paris de temps à autre, par exemple pour écouter Antoine Singlin prêcher. Ami des Pascal et des du Plessis-Guénégaud, il intervient de loin pour les religieuses ; et, quand l'abbesse et les principales moniales doivent quitter le faubourg Saint-Jacques le 24 août 1664, il est présent, lançant à l'archevêque de Paris Hardouin de Péréfixe : « Je suis bien malheureux, Monsieur, d'avoir vécu jusqu'à soixante-seize ans pour voir ce que je vois aujourd'hui ». Il regagne l'abbaye des Champs, puis Pomponne sur ordre royal, se livrant à la prière et à ses activités intellectuelles d'éditeur de l'abbé de Saint-Cyran et de traducteur des œuvres de sainte Thérèse. Il passe ses quinze derniers mois aux Champs, où il meurt le 21 septembre 1674.

Anne HURAUT de CHEVERNY, marquise d'AUMONT
(env. 1618-1658)

« Je m'accommode mieux de la Mère Agnès ; notre Mère est trop forte pour moi ». Ces paroles de M^{me} d'Aumont à Antoine Le Maistre, qui nous les a transmises, traduisent bien tout à la fois l'opposition et la différence, connues par ailleurs, entre Agnès et Angélique Arnauld, et la connaissance intime que la Marquise avait des religieuses de Port-Royal : une connaissance qu'elle s'est acquise au cours de la dizaine d'années qu'elle passe dans la familiarité de l'abbaye parisienne.

Peu après la mort de son deuxième époux, blessé au siège de Landau en Allemagne et décédé en octobre 1644, Anne Hurault de Cheverny se retire, très éprouvée, chez les visitandines du faubourg Saint-Antoine sur la paroisse Saint-Paul. Le curé du lieu, Nicolas Mazure, fait partie des amis de Port-Royal, tandis que la supérieure de la Visitation, la Mère Luillier, s'y montre peu favorable : elle a en particulier fortement décrié le P. Desmares, venu prêcher à la Visitation. La marquise finit par quitter les visitandines en 1646 pour vivre à Port-Royal avec l'une de ses suivantes, Anne Gadeau.

Riche et pieuse, M^{me} d'Aumont ne peut franchir la grille du cloître et devenir religieuse, en raison de sa mauvaise santé, du mauvais état de « son pauvre corps affligé de douleurs presque continuelles », selon les termes de la Mère Agnès. Toutefois, elle contribue de ses deniers à améliorer les bâtiments de l'abbaye parisienne, après s'être fait construire un petit hôtel dans ses abords immédiats ; grâce à elle sont bâtis les murs de clôture, le chœur des religieuses, un chœur que l'archevêque de Paris bénit le 11 juin 1648. Elle veille aussi à l'approvisionnement de l'abbaye.

M^{me} d'Aumont se distingue plus spécialement dans les moments difficiles pour les religieuses de Port-Royal, pendant la Fronde ou quand le jésuite Brisacier écrit un libelle calomnieux à leur endroit. Elle est là aussi pour partager la joie qui s'exprime lors de la guérison de la nièce de Pascal, Marguerite Périer, en mars 1656. Elle ne survit que deux ans et demi à cet événement, mourant le 19 décembre 1658 ; son corps est inhumé dans le cloître de l'abbaye de Paris. Elle n'a formulé qu'un seul vœu : que les religieuses, à la mémoire qu'elles feraient de son nom, ajoutent la mention : *notre sœur*.

« Que vous êtes heureux, Monsieur, d'avoir passé des vains et pernicieux amusements de la Cour dans les saints exercices d'un vrai solitaire ». La Mère Angélique Arnauld est l'auteur de cet extrait de lettre, datée du 17 janvier 1652, et le destinataire M. de Buzenval, évêque de Beauvais, qui fait alors une retraite à l'abbaye de Port-Royal des Champs. Buzenval a succédé sur ce siège à son oncle Augustin Potier peu de temps auparavant, alors que rien ne prédisposait ce maître des requêtes à l'épiscopat.

Issu d'une vieille famille de parlementaires, M. de Chiche-ray (c'est là le premier nom qu'il porte dans le monde) réside sur la paroisse Saint-Merri, comme les Novion et les Blancmesnil ; il fait la connaissance de plusieurs amis de Port-Royal et va entendre les prédications du P. Desmares et d'Henri Duhamel. De plus dès 1644 l'une de ses nièces est élevée par les religieuses de la célèbre abbaye : elle y fera sa profession solennelle en 1655, suivie trois ans plus tard de sa sœur cadette ; et Madeleine Potier, mère de M. de Buzenval, mourra elle-même à l'abbaye des Champs en 1671 : preuve supplémentaire de l'étroitesse des liens entre la famille, l'évêque de Beauvais et Port-Royal.

Nommé à cet évêché le 11 mai 1650 — il vient juste d'être ordonné prêtre —, Nicolas Choart de Buzenval regrettera longtemps ce qu'il appellera « sa mauvaise entrée dans l'épiscopat ». Au lendemain de sa nomination, il se retire à la maison oratorienne de Saint-Magloire pour se préparer à son ordination épiscopale. Il est alors tenté d'entrer à l'Oratoire en qualité de simple prêtre, loin du monde et des dignités ecclésiastiques. Mais il en est dissuadé par les oratoriens eux-mêmes et par des docteurs de Sorbonne.

La timidité naturelle de Buzenval — on le dit même bègue et laid — explique sans doute cette froideur apparente que plusieurs de ses contemporains relèvent : « Son défaut est d'être trop bon », affirmera l'un de ses amis, Antoine-Roger de Bridieu, archidiacre de Beauvais, qui continue : « Il n'est fier qu'en apparence ; il oblige tout le monde solidement, pour peu qu'il connaisse les gens ; on peut faire fond sur son service ».

Avec d'autres confrères dans l'épiscopat, comme Nicolas Pavillon, d'Alet, et Henri Arnauld, d'Angers, il manifestera son attachement particulier aux moniales de Port-Royal de Paris et des Champs, tout en consacrant l'essentiel de son temps à son diocèse : un lieu qu'il ne quitte guère jusqu'à sa mort et qu'il marquera d'une empreinte profonde de réformateur, dans la fidélité à l'Oratoire et à Port-Royal.

Philippe de **CHAMPAIGNE** (1602-1674)

« Ce même jour [12 août] 1674 mourut à Paris Philippe de Champaigne, natif de Bruxelles, qui s'était acquis une grande réputation par son habileté dans l'art de la peinture ; mais qui s'est rendu encore plus recommandable par sa piété. Il a toujours été fort attaché à ce monastère, où il avait une fille religieuse, et dont il avait épousé les intérêts, qu'il a soutenus en toute occasion, souvent même au préjudice des siens et de sa propre tranquillité. »

Cet extrait du *Nécrologe de l'abbaye de Notre-Dame de Port-Royal* exprime l'attachement et la reconnaissance des religieuses au peintre, qui ne s'illustra pas que par ses tableaux de l'abbé de Saint-Cyran et d'autres amis de Port-Royal ou par son célèbre *Ex-Voto de 1662*, conservé aujourd'hui au Musée du Louvre : la Mère Agnès Arnauld y est représentée en compagnie de la Sœur Catherine de Sainte-Suzanne Champaigne, guérie miraculeusement, à Port-Royal de Paris, le 7 janvier 1662, d'une paralysie de quatorze mois ; le tableau, offert par Philippe de Champaigne, orna successivement l'abbaye de Paris, puis celle des Champs.

Les relations de Champaigne avec Port-Royal sont anciennes. En 1648, en effet, il plaça ses deux filles comme pensionnaires dans le monastère du faubourg Saint-Jacques : Françoise y meurt le 26 août 1655 à dix-huit ans, tandis que son aînée y fait profession le 14 octobre 1657. D'un autre côté, outre diverses donations dont il fait bénéficier les moniales, il intervient personnellement auprès de l'archevêque Hardouin de Péréfixe en juillet 1664 ; parlant à ce dernier de ses amis de Port-Royal, le peintre lui dit : « Je connais quelques-uns d'entre eux, Monseigneur, et surtout M. Arnauld, mais je vous assure que je

n'ai jamais vu une plus grande bonté [...]. Je me souviens que c'est vous qui êtes cause que ma fille est religieuse à Port-Royal. Car un jour qu'étant dans ma maison, vous dîtes tant de bien du Livre de *La Fréquente Communion* qu'ayant appris qu'il avait été fait par une des personnes qui conduisaient cette Maison, je me résolus d'y mettre ma fille en pension ». La réédition du grand ouvrage d'Arnauld paraît même en 1653 avec un frontispice signé de Philippe de Champaigne.

Le *Supplément au Nécrologe de Port-Royal*, relatant la mort de la Sœur Catherine de Sainte-Suzanne, précisait : « Elle était fille du fameux peintre Philippe de Champaigne, qui aimait beaucoup Port-Royal et qui a rendu en bien des occasions des services importants à cette maison. »

Toussaint **DESMARES** (1603 ?-1687)

Le 2 février 1648, le P. Desmares, prêtre de l'Oratoire de Saint-Magloire, prêche à l'église de Saint-Merri. Il y commence un carême, expliquant, écrit Louis Batterel, « le texte de l'Evangile où Jésus-Christ dit à ses apôtres qu'il leur donne un commandement *nouveau* : il dit qu'il n'enseignait ni des nouveautés, ni des faussetés, mais l'ancienne créance de l'Eglise et les maximes de l'Evangile ».

Depuis dix ans, Toussaint Desmares s'est fait connaître et apprécier comme prédicateur dans plusieurs chaires de Paris, ainsi qu'à Port-Royal. Aussi la Mère Angélique Arnault s'émeut-elle, au début de février 1648, quand elle apprend qu'un ordre d'exil à Quimper doit être signifié à l'oratorien : « Nous sommes affligés de ce qu'on a persuadé la reine d'empêcher le P. Desmares de prêcher, et même de le faire mettre en prison ; et pour cela un exempt l'a cherché plusieurs jours ». Le bruit court que Desmares a été arrêté. En réalité, grâce à un subterfuge et au pieux mensonge d'un chanoine de Saint-Cloud, Nicolas Feuillet, l'oratorien se tient caché chez le président Jacques Le Coigneux ; et, pendant des mois, il vit secrètement chez des amis, en particulier le duc de Luynes et le marquis de Liancourt.

En apparence pourtant, le P. Desmares n'est pas dangereux. Issu de parents pauvres, des normands de Vire, « il était petit

et de petite mine », selon Pierre Thomas du Fossé, et d'une humilité et d'une simplicité comparables à celles d'Antoine Singlin. Entré fort jeune dans la congrégation de l'Oratoire, il est d'abord formé par Pierre de Bérulle, qui le confie à Saint-Cyran : une rencontre déterminante, puisque l'abbé lui conseille de s'attacher à saint Thomas et à saint Augustin, et de lire tous les jours l'Écriture. Desmares devient l'un des disciples les plus fidèles de Saint-Cyran, mais aussi, à l'Oratoire, de Charles de Condren, qui dit un jour à Nicolas Goulas : « Voyez-vous ce Père : ce sera un jour un des meilleurs prédicateurs de Paris, et j'aime plus en lui qu'il aime plus Dieu que sa réputation ». Dans ses sermons, il s'appuie sur l'Écriture, en particulier sur l'Évangile, et il avancera lui-même en parlant des Calvinistes : « Nous leur avons laissé l'Écriture Sainte et nous n'avons pris pour nous que la scolastique et des raisons toutes humaines. »

Dans sa congrégation sa piété touche ses confrères, au nombre desquels se trouve son jeune dirigé Jean de La Fontaine, quelque peu rétif aux conseils de son aîné. La parole de Desmares ravit ses amis de Port-Royal : Antoine Arnauld lui demande même de composer le sermon de sa première messe. Dans les chaires parisiennes, Saint-André-des-Arts, Saint-Eustache, Saint-Gervais, Saint-Merri, et Notre-Dame, les prédications de l'oratorien frappent des auditoires nombreux : elles provoquent les applaudissements des uns, sans doute de la famille Pascal qui réside sur la paroisse Saint-Merri en 1647-1648 ; mais aussi les attaques et les critiques violentes des autres : ainsi les jésuites voient dans le P. Desmares l'un des principaux novateurs et fauteurs de troubles.

Durant deux décennies, il devra se taire, se contentant de desservir de modestes cures du diocèse de Beauvais, puisqu'il réside au château de Liancourt. Il ne remontera en chaire à Paris qu'à la faveur de la Paix de l'Église en 1668, et prêchera encore à Port-Royal des Champs en 1673 et 1674. Celui que Pasquier Quesnel appellera le « père des prédicateurs » meurt le 19 janvier 1687 à Liancourt ; il est inhumé aux côtés de Roger du Plessis et de Jeanne de Schomberg, ses protecteurs.

L'hôtel de Nevers, situé sur la rive gauche de la Seine, en face du Pont-Neuf, est, au dire du jésuite René Rapin, « le réduit le plus agréable de Paris par le concours de la plupart des gens d'esprit qui y brillaient le plus et qui fréquentaient cette maison, attirés par l'honnêteté, la politesse, la magnificence de la maîtresse, qui était [...] la comtesse du Plessis, femme du secrétaire d'Etat ».

Cette belle demeure a été construite par François Mansart à l'initiative d'Elisabeth de Choiseul (1610-1677) et de son mari, Henri de Guénégaud, comte du Plessis et seigneur de Fresnes (1609-1676). Depuis 1651-1652 M^{me} du Plessis y reçoit de nombreux amis de Port-Royal : « La politesse de sa maison, dont elle faisait les honneurs », écrit encore Rapin, « la bonne chère, car la table y était d'une grande délicatesse et d'une grande somptuosité, la compagnie la plus choisie de Paris, tant des gens de robe que de la Cour, et toutes sortes de divertissements d'esprit y attiraient tant de monde, mais du monde poli, que c'était le rendez-vous le plus universel de la cabale », c'est-à-dire des jansénistes. On y rencontre en particulier Gilbert de Choiseul, évêque de Comminges et cousin germain de la comtesse, M^{me} de Liancourt, le duc de La Rochefoucauld, l'abbé de Rancé, M^{me} de Lafayette, M^{me} de Sévigné et bien d'autres.

L'engagement des du Plessis se verra confirmé par la part qu'ils prennent à la campagne des *Provinciales*. Un jour M^{me} du Plessis annonce à ses amis rassemblés dans son hôtel que « dans la distribution qui commençait à se faire des *Petites Lettres* dans le monde, elle venait d'être privilégiée, parce qu'on lui avait envoyé celle qui allait paraître avant que de la donner au public, pour savoir son sentiment et celui de ses amis, c'est-à-dire pour les engager tous à lui devenir favorables et à la prôner dans le monde [...]. Après ce préambule, la lettre [*ia sixième*] fut lue, et elle ne pouvait pas manquer d'être admirée par des gens aussi disposés à plaire à la comtesse, et qui lui étaient en toutes manières aussi dévoués » (Rapin).

Les du Plessis, mariés depuis 1642, paraissent avoir été assez tôt en relation avec le monastère de Paris et les maisons des Champs. Trois de leurs fils sont ainsi confiés aux pédagogues des petites écoles de Port-Royal à la fin de 1653 (l'aîné

a dix ans), et l'une de leurs filles, Elisabeth-Angélique, devient en 1661, à neuf ans, pensionnaire de l'abbaye de Paris. D'un autre côté, la comtesse, qui fait des retraites de temps à autre chez les religieuses et qui leur accorde plusieurs donations en 1657-1658, fréquente beaucoup Robert Arnauld d'Andilly, dont la propriété de Pomponne n'est pas très éloignée de celle que possèdent les du Plessis à Fresnes. L'amitié des uns et des autres leur sera bien précieuse au temps de leurs épreuves : « Jamais peut-être », écrit l'abbé Antoine Arnauld dans ses *Mémoires*, « il ne s'est vu de personnes faire de si grandes pertes en si peu de temps. On sait comment la charge de secrétaire d'Etat leur fut ôtée ; avec quelle rigueur ils ont été traités dans leurs biens par la chambre de justice ; et enfin de quelle manière ils ont vu périr presque tous messieurs leurs enfants ». Ce ménage uni et heureux pendant de si longues années finira dans la tristesse : M. et M^{me} du Plessis-Guénégaud s'éteindront à un an d'intervalle à Paris.

Thomas GALLOT

L'homme est peu connu : originaire du diocèse d'Avranches, où il fut théologal de la collégiale de Mortain, Thomas Gallot est docteur de Sorbonne en 1598 et professeur au collège d'Harcourt. « Au commencement de notre réforme », lit-on dans le *Nécrologe de Port-Royal*, « il nous rendit de grands services par ses conseils et ses saintes exhortations, nous instruisant des mystères de notre religion, dont nous avions alors peu de connaissance ».

M. Gallot se rend célèbre par le rôle de premier plan qu'il joue auprès de M^{me} de Sainte-Beuve et des Ursulines, de M^{me} Acarie et des Carmélites, ainsi qu'auprès des religieuses de l'abbaye de Port-Royal. En relation avec la jeune Angélique Arnauld, dès 1609, au début de la réforme, Gallot devient le directeur de toute la maison. « Il confessait aussi extraordinairement », reconnaît la Mère Angélique ; et la sœur Anne Arnauld se félicite dans un mémoire d'avoir fait la connaissance de ce « bon docteur fort spirituel », qui lui avait donné à lire la vie de sainte Thérèse écrite par elle-même : « ce qui m'édifia et me servit beaucoup », précise-t-elle, « et je reconnus que Dieu m'avait donné ce livre ».

Thomas Gallot meurt le 30 janvier 1636 ; il est inhumé à Port-Royal. C'est, semble-t-il, le premier Normand à entrer en relation avec l'abbaye et les amis de Port-Royal.

Marie de **GONZAGUE**, princesse de **MANTOUE**, reine de Pologne

« Il faut que je m'en aille séparer nos dames, car elles se gâtent les unes les autres. Une coiffure, un collet, une mode revient toujours à quelque propos sur le tapis... Ce n'est pas permis dans les conversations chrétiennes ». La Mère Angélique Arnauld écrit ces lignes un jour de Noël. Ces « dames » dont l'abbesse raille avec un certain sourire, mais avec sérieux, les « diableries », sont trois amies qui vivent dans la ferveur de l'abbaye : M^{me} de Sablé, M^{me} de Guéméné et Marie de Gonzague, princesse de Mantoue.

Cette dernière, qui deviendra un jour reine de Pologne, est fortement marquée, pendant l'été 1643, par la lecture qu'elle fait d'un ouvrage d'Antoine Arnauld : *De la Fréquente Communion* ; elle se trouve alors en Normandie aux eaux de Forges. En relation épistolaire, depuis 1639, avec l'abbé de Saint-Cyran, elle songe à se mettre sous sa direction lorsqu'il sort de la prison de Vincennes ; mais le célèbre confesseur meurt en octobre 1643. Antoine Singlin guide la princesse vers l'abbaye de Port-Royal, où elle se rend de temps à autre pour y faire retraite. Oubliant ses amours d'autrefois, avec Gaston d'Orléans et avec Cinq-Mars, Marie se croit appelée à la vie religieuse. Mais les exigences de cette vie, comme l'influence de ses amis passés et l'occasion qui s'offre à elle d'épouser Wladislas, roi de Pologne, vont écarter la princesse à tout jamais de l'abbaye de Paris.

Elle quitte la France en 1646, mais jusqu'à sa mort, survenue le 10 mai 1667, elle correspond régulièrement avec les amis et les religieuses de Port-Royal, en particulier avec la Mère Angélique, qu'elle appelle sa « sainte Mère » : « Que ne puis-je », écrit-elle à Robert Arnauld d'Andilly, « avoir cette sainte Mère et toutes ces pauvres affligées auprès de moi dans ma chambre, pour les embrasser ». Elle leur offre l'hospitalité dans son pays d'adoption, elle écrit en leur faveur au pape Alexandre VII. Au moment de la persécution de 1664, la reine de Pologne est la seule personne, avec Henri Arnauld, évêque d'Angers, qui

obtienne l'autorisation de communiquer avec la Mère Agnès en captivité.

Louise-Marie de Gonzague connaît, elle aussi, bien des épreuves : la mort de deux enfants en bas âge et celle de son mari ; son deuxième mariage avec son beau-frère Jean-Casimir. Mais elle vit toujours dans l'esprit d'humilité et de détachement qui lui fait écrire un jour : « Je ne veux rien amasser, car quelque peu que j'aie de bien, si je devenais veuve, j'en aurais toujours assez pour être reçue par la Mère Angélique à Port-Royal ».

Anne de **ROHAN**, princesse de **GUÉMÉNÉ** (1604-1685)

« Madame de Guéméné s'était retirée depuis six semaines (en 1641) dans sa maison de Port-Royal. M. d'Andilly me l'avait enlevée : elle ne mettait plus de poudre, elle ne se frisait plus, et elle m'avait donné mon congé dans toute sa forme la plus authentique que l'ordre de la pénitence pouvait demander ». En écrivant ces lignes dans ses *Mémoires*, le cardinal de Retz reconnaît sa défaite : la princesse de Guéméné a rompu de manière définitive sa liaison avec lui. Elle s'est éloignée de son hôtel de la place Royale, pour vivre avec ses deux fils une nouvelle vie de rupture avec le monde.

Cette grande dame, issue de la noblesse bretonne, est « l'une des plus belles personnes du monde », au dire de M^{me} de Motteville. Sur les instances de la Mère Angélique Arnauld et de Robert Arnauld d'Andilly, M^{me} de Guéméné est dirigée par l'abbé de Saint-Cyran. Elle correspond avec le prisonnier de Vincennes, qui guide sa conversion difficile, mais réelle : « Sa disposition », affirme Saint-Cyran, « est dans son âme comme une étincelle de feu que l'on allume sur un pavé glacé où les vents soufflent de toutes parts ».

Dans les dehors de Port-Royal de Paris, elle se fait construire un vaste pavillon, qui subsiste aujourd'hui encore ; elle attire même dans l'abbaye du faubourg Saint-Jacques deux de ses amis, Louise-Marie de Gonzague et la marquise de Sablé. Mais, après la mort de Saint-Cyran en octobre 1643, M^{me} de Guéméné quitte le monastère pour retourner dans son hôtel :

elle y reviendra pour écouter les sermons d'Antoine Singlin et pour apporter aux religieuses son soutien : un soutien qui ne faillira jamais, à la Cour même, comme en témoigne plus tard sa réplique à Michel Le Tellier : « Enfin, Monsieur, le Roi fait tout ce qu'il veut. Il fait des princes du sang ; il fait des archevêques et des évêques. Il fera des martyrs ».

Toujours en relation avec l'abbaye de Port-Royal, la princesse meurt le 13 mars 1685, accablée de chagrins. Le *Nécrologe de Port-Royal* évoque avec émotion « l'affection que M^{me} de Guéméné a toujours conservée pour le monastère, et qu'elle [lui] a témoignée dans les temps même les plus fâcheux, sans avoir jamais craint de se commettre. »

Famille **HAMELIN**

En mars 1644, Jean Hamelin (1603-1669), contrôleur général triennal des Ponts et Chaussées de France, et Marguerite de Faverolles (1610-1682), son épouse, accueillent dans leur maison de la rue Saint-Denis le théologien Antoine Arnauld ; l'auteur de *La Fréquente Communion*, publiée quelques mois plus tôt, se cache pendant quelque trois mois chez ces amis de Port-Royal, afin d'éviter de se rendre à Rome. Ce séjour du grand Arnauld sera décisif pour ses hôtes.

Mariés depuis 1630, les Hamelin sont alors déjà en relation avec Port-Royal. Marguerite, en visitant des prisonniers, rencontre Henri Duhamel, futur curé de Saint-Merri, et se met en 1642 sous la direction d'Antoine Singlin. L'année suivante, le fils aîné de la famille, Antoine, âgé, semble-t-il, de neuf ans, est confié aux petites écoles de Port-Royal, bientôt suivi de son frère Pierre, tandis que leur jeune sœur Marie, née en 1637, sera pensionnaire à Port-Royal de Paris, avant d'y devenir religieuse.

Evoquant le passage d'Antoine Arnauld dans la famille Hamelin, le *Nécrologe* de l'abbaye écrira : « Cet illustre fugitif fut comme un ange dont le Seigneur se servit pour retirer du monde M. Hamelin avec toute sa famille ». Dès la fin de 1644, Jean et Marguerite déménagent pour aller habiter une nouvelle demeure dans la grande rue du faubourg Saint-Jacques ; un jardin les sépare de celui de Port-Royal de Paris. « C'est le

seul cas d'un ménage qui ait vécu à peu près la vie des solitaires », note Jean Mesnard.

Selon le *Nécrologe*, Marguerite de Faverolles pratique « toutes sortes de bonnes œuvres » et assiste les pauvres « de tout son pouvoir », les visitant et pansant elle-même leurs ulcères ; quant à son mari, « l'une de ses plus grandes consolations était de venir dans notre église unir sa voix avec les nôtres pour chanter les louanges de Dieu ».

La maison des Hamelin accueille encore de temps à autre Antoine Arnould, mais aussi Pierre Nicole pendant la campagne des *Provinciales*, et sans doute bien d'autres comme Paul Le Pelletier des Touches : elle devient « une sorte d'hôtellerie (au sens monastique du terme) où pouvaient trouver place ceux que leur piété ou une conversion commençante attiraient vers Port-Royal » (J. Mesnard). De plus, M. Hamelin, qui continue à remplir sa charge de contrôleur général, reste tout dévoué aux moniales de Port-Royal : « Il n'épargnait ni son temps ni ses peines dans les soins qu'il voulait bien prendre de nos bâtiments, de nos provisions et de toutes les autres choses semblables » (*Nécrologe*). Ingénieur, il dirige la construction de l'église du monastère, en compagnie de l'architecte Antoine Le Paultre ; organisateur dévoué, il a la confiance totale des religieuses dans les délicates affaires financières qu'elles lui confient.

Jean Hamelin meurt frappé d'une paralysie qui lui avait ôté l'usage de la parole, méditant sans cesse l'Écriture Sainte et le bréviaire. Marguerite de Faverolles tente en vain d'être reçue au monastère des Champs : décédée treize ans après son mari, elle y est inhumée dans l'église. Selon la Mère Angélique de Saint-Jean, sa vie n'aura été qu'« un enchaînement de bonnes œuvres ».

Jean **HAMON** (1618-1687)

Il faudra moins de quatre ans au jeune normand reçu docteur en médecine à la Faculté de Paris pour devenir médecin à Port-Royal des Champs : il s'y retire en juillet 1650, deux mois environ après la mort de son prédécesseur, Victor Pallu. L'homme qui se présentera avec quelque fierté à ses gardes en disant : « Messieurs, je m'appelle Jean Hamon », est docteur depuis le

10 décembre 1646, après avoir accompli des études au collège d'Harcourt, le siège de la puissante nation de Normandie à Paris.

Il commence par exercer son art sur la paroisse Saint-Merri, où il réside : médecin à la mode, très élégant, dit-on, il paraît à la veille de se marier avec la fille d'un confrère, quand, selon ses propres termes, il est « touché de Dieu ». A Saint-Merri, il a entendu les prédications de son curé, Henri Duhamel, sans doute aussi celles du P. Desmares et d'autres prêtres amis de Port-Royal, au milieu d'autres auditeurs tels que le duc de Roannez, Blaise Pascal et sa famille. Jean Hamon décide le 14 juin 1649 de faire une retraite. Il est vraisemblable que, passant de la direction de Duhamel à celle d'Antoine Singlin, il se soit mis aussi en relation avec l'abbaye de Port-Royal de Paris. Il hésite : une visite à la chartreuse de Bourguignonne reste sans suite.

A l'abbaye de Port-Royal des Champs, il devient en juillet 1650, d'abord jardinier, puis secrétaire d'Antoine Arnauld, dont « le cabinet », écrira plus tard Jean Hamon, « se trouva être un trésor pour mon utilité », et enfin le successeur du « bon M. Pallu ». Jusqu'à sa mort, il s'éloignera fort peu de la vallée de Chevreuse, se rendant, pour quelques soutenances de thèses, à Paris, ou pour quelques lointains voyages à la Trappe de Rancé et à Alet, dans le diocèse de Nicolas Pavillon. Il restera toujours *le* médecin de Port-Royal, médecin des corps et des âmes, auteur de prières et écrivain spirituel, apôtre de la solitude et humble dirigé de la Mère Angélique Arnauld, qui lui écrivait peu avant sa mort : « Après le grand don d'un parfait confesseur, il n'y a rien de plus important que celui d'un médecin vraiment chrétien qui exprime par toutes ses actions et ses paroles les saintes maximes du christianisme. »

M^{me} de **LAFAYETTE** (1634-1693)

« Votre amie M^{me} de La Fayette nous a été d'un bien triste entretien. Je n'avais malheureusement point eu l'honneur de la voir les dernières années de sa vie. Dieu avait jeté une amertume salutaire sur ses occupations mondaines, et elle est morte après avoir souffert dans la solitude avec une piété admirable

les rigueurs de ses infirmités, y ayant été fort aidée par M. l'abbé Du Guet et par quelques-uns des Messieurs de Port-Royal qu'elle avait en grande vénération ; ce qui a fait dire mille biens d'eux par M^{me} la comtesse de Grammont, qui estime fort Port-Royal et ne s'en cache pas ».

Cette lettre de Jean Racine, datée du 28 juillet 1693 (mais l'attribution en est parfois contestée), souligne la solidité des liens qui unissaient depuis longtemps Port-Royal et l'auteur de *La Princesse de Clèves* : liens qui paraissent remonter aux lendemains de son mariage, en 1655, avec un homme dont elle se sépare de fait assez vite. Il réside en Auvergne, elle à Paris. L'ancienne demoiselle d'honneur d'Anne d'Autriche a fréquenté l'hôtel de Rambouillet. Cette femme d'une intelligence exceptionnelle fait la connaissance de M^{me} de Sévigné en 1657 ; dans le même temps, elle se rend à l'hôtel de Nevers, où se retrouvent autour de M^{me} du Plessis-Guénégaud d'autres amis de Port-Royal : les Liancourt, Simon Arnauld de Pomponne et son père, Robert Arnauld d'Andilly, le duc de La Rochefoucauld.

M^{me} de Lafayette cultive aussi des relations avec la marquise de Sablé et avec le deuxième mari de sa propre mère, Renaud de Sévigné, qui s'est retiré à Port-Royal de Paris. Il ne fait pas de doute que la romancière connaît le monastère du faubourg Saint-Jacques ; et ce ne sont pas ses liens étroits avec La Rochefoucauld qui l'en détourneront, elle qui dira de l'auteur des *Maximes* : « Il m'a donné l'esprit, mais j'ai réformé son cœur. »

Jean de **LA FONTAINE** (1621-1695)

Le poète qui contribue à la publication, en 1671, du *Recueil de poésies chrétiennes et diverses*, y fait insérer une *Paraphrase du Psaume XVII*. Il est alors et depuis longtemps lié avec plusieurs amis de Port-Royal. De son passage dans la congrégation des prêtres de l'Oratoire en 1641-1642, le fabuliste a sans doute conservé des souvenirs précis et de solides liens. Il racontera par exemple beaucoup plus tard que l'oratorien Toussaint Desmares, son directeur, voulait lui « enseigner la théologie » : le célèbre prédicateur « s'amusa à lire son saint Augustin », tandis que le jeune homme se complaisait dans l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé.

Il n'est pas prouvé que La Fontaine ait fréquenté l'abbaye de Port-Royal de Paris, ni celle des Champs, et qu'il s'y soit rendu. Mais rien ne s'y oppose. Ne le verra-t-on pas, quelques années après avoir publié ses premiers écrits, participer, en 1665, à la traduction procurée par Louis Giry du livre de saint Augustin *La Cité de Dieu* ? Ne s'inspirera-t-il pas d'une lettre de saint Jérôme publiée par Robert d'Arnauld d'Andilly pour écrire son *Poème de la Captivité de saint Malc* ? On voit aisément l'auteur des *Amours de Psyché*, qui chantent les charmes de Vaux et de Liancourt, s'entretenir des religieuses et des solitaires de Port-Royal avec des amis tels que les du Plessis-Guénégaud, M^{me} de Lafayette, le duc de La Rochefoucauld et Jean Racine. Ce dernier lui écrit le 11 novembre 1661, d'Uzès, confirmant l'intimité de leurs relations :

« J'ai bien vu des pays et j'ai bien voyagé
Depuis que de vos yeux les miens prirent congé.

Mais tout cela ne m'a pas empêché de songer toujours autant à vous, que je faisais lorsque nous nous voyions tous les jours ».

Dans la *Dédicace* qu'il adresse au début du *Recueil de poésies chrétiennes* au jeune prince de Conti, La Fontaine évoque la préparation de cet ouvrage par les Messieurs de Port-Royal :

« Ceux qui par leur travail l'ont mis en cet état
Te le pouvaient offrir en termes plein d'éclat ;
Mais craignant de sortir de cette paix profonde
Qu'ils goûtent en secret loin du bruit et du monde,
Ils m'engagent pour eux à le produire au jour,
Et me laissent le soin de t'en faire leur cour. »

Comment ne pas y lire un hommage à la vie des Messieurs et de tout Port-Royal ?

Claude **LANCELOT** (1615 ou 1616-1695)

Alors que les frères Le Maistre s'installent à Port-Royal de Paris le 10 janvier 1638, un clerc de Saint-Nicolas du Chardonnet vient d'obtenir de son curé, Adrien Bourdoise, l'autorisation de quitter sa communauté. Ce jeune homme, Claude Lancelot,

a entendu parler, depuis quelque temps, de l'abbé de Saint-Cyran, qu'il rencontre pour la première fois le 26 août 1637. Deux jours plus tard l'abbé lui demande de venir lui servir la messe à Port-Royal : il l'envoie un peu à l'avance, rue de la Bourbe, préparer ses ornements ; mais Lancelot, qui ne connaît pas encore ce monastère, doit s'en faire indiquer le chemin. Un long entretien s'ensuivra, où il racontera sa vie à Saint-Cyran.

D'autres entrevues, plus ou moins secrètes, permettent à l'abbé de vérifier le sérieux et la sincérité des sentiments de son futur disciple. Bourdoise donne son accord pour laisser partir son clerc et les religieuses de Port-Royal acceptent de voir Lancelot se joindre au groupe des frères Le Maistre. Le 20 janvier 1638 Claude fait ses adieux à Saint-Nicolas : « J'arrivai à Port-Royal », écrit-il, « sur les cinq heures du soir. On y avait déjà commencé la fête de sainte Agnès, dont nous dûmes matines la nuit, et à cause de cela je l'ai prise aussi pour ma patronne ».

Le futur grammairien commence une nouvelle vie, marquée par la présence et les entretiens de Saint-Cyran et par la prière commune du petit groupe qui se réunit la nuit dans la chambre d'Antoine Singlin pour chanter matines : « Nous les commençons une heure après minuit », écrit Lancelot, « afin d'avoir fini quand les religieuses commenceraient. M. de Séricourt prenait soin de nous éveiller. Nous chantions le *Te Deum* tout haut, et nous disions le reste à voix basse, en psalmodiant ». D'un autre côté Claude Lancelot participe à l'éducation et à la formation des enfants qui sont confiés aux Solitaires.

Avec l'emprisonnement de Saint-Cyran à Vincennes, en mai 1638, se disperse cette première école de Port-Royal, qui quitte le faubourg Saint-Jacques, à la Pentecôte, pour l'abbaye des Champs. Lancelot refuse d'abord de s'éloigner de son maître incarcéré sur ordre de Richelieu. Et, après des séjours à La Ferté-Milon et à l'abbaye de Saint-Cyran-en-Brenne, il revient, à la fin de 1640, au monastère de Paris, où il occupe diverses fonctions, comme l'éducation d'un neveu du chantre de la Sainte-Chapelle : « Comme on n'avait personne à Port-Royal, note-t-il, on me chargeait, outre la sacristie, d'une infinité de commissions pour la ville, pendant lesquelles j'étais obligé de laisser seul cet enfant, ce qui me faisait une peine horrible, à laquelle on n'apporta point de remède. M de Saint-Cyran avait ordonné,

en me le donnant, qu'on me déchargeât au moins des voyages de la ville, et on ne le faisait pas parce qu'on n'avait personne ».

Par la suite, Claude Lancelot se distinguera à Paris et aux Granges de Port-Royal comme l'excellent pédagogue à qui s'adressent maîtres et élèves, auteur de plusieurs grammaires et manuels scolaires : « Les petites Ecoles de Port-Royal [lui] doivent une bonne partie de leur renommée » (Frédéric Delforge). Il se retirera en 1672 à l'abbaye de Saint-Cyran et mourra le 15 avril 1695, « comme un saint », dira un témoin, dans l'abbaye bénédictine de Sainte-Croix de Quimperlé, où un ordre royal l'a exilé.

François VI, duc de **LA ROCHEFOUCAULD** (1613-1680)

« A l'époque des *Maximes* (1664-1665), La Rochefoucauld tient à Port-Royal par une multitude de liens » (Jean Mesnard). Depuis la Fronde, après la rupture de sa liaison avec M^{me} de Longueville, l'auteur des *Réflexions ou sentences et maximes morales* réside, pendant ses séjours parisiens, à l'hôtel de Liancourt qui est situé rue de Seine, non loin des quais : cette belle demeure appartient à l'oncle du mémorialiste, Roger du Plessis, marquis de Liancourt, qui lui a rendu quelques services pour négocier son retour en 1653, et à Jeanne de Schomberg. Retiré des intrigues du monde, La Rochefoucauld fréquente aussi l'hôtel de Nevers, où les du Plessis-Guénégaud accueillent depuis quelques années de nombreux amis de Port-Royal ; M^{me} de Sévigné, M^{me} de Lafayette et Simon Arnauld de Pomponne feront partie de ce cercle, où Racine, La Fontaine et Boileau ne sont pas absents. « Je vous envie vos soirées à l'hôtel de Nevers », écrit La Rochefoucauld à Pierre Lenet.

Mais la rencontre du duc avec Port-Royal résulte en grande partie de ses relations avec les Liancourt et avec la marquise de Sablé. Neveu, par sa mère, de Roger du Plessis, duc de La Rocheguyon, l'auteur des *Maximes* et des *Mémoires* voit ces liens familiaux renforcés quand son fils aîné épouse Jeanne-Charlotte de Liancourt : cette petite-fille des Liancourt se marie avec son petit-cousin le 10 novembre 1659 au château de Liancourt dans le Beauvaisis et donnera trois enfants à son mari, avant de mourir prématurément en 1669. « J'ai, tout de bon, ici



19. Le duc de La Rochefoucauld, burin de Petit.

des occupations plus agréables que vous n'aviez cru », écrit La Rochefoucauld à son ami Jacques Esprit, « et ma belle-fille est la plus agréable petite créature qui se puisse voir ». Jeanne-Charlotte est une ancienne pensionnaire des religieuses de Port-Royal.

« Il n'y a jamais eu une meilleure et plus commode personne », écrit encore le duc ; « elle est aussi enfant presque que quand elle a eu l'honneur de vous voir, mais avec cela elle a de l'esprit, et de la douceur, et une complaisance admirable ». La destinataire de cette lettre du 21 juin 1662 n'est autre que la marquise de Sablé. Avec elle il entretient des rapports et une correspondance suivis. A Port-Royal de Paris où elle habite, M^{me} de Sablé reçoit « la compagnie la plus choisie, Monsieur, frère du roi, et Conti, M^{le} de Montpensier, M^{me} de Liancourt, les Montausier, La Rochefoucauld, M^{me} de Longueville, la gouvernante des enfants du roi accompagnée du dauphin, Arnauld d'Andilly, M^{me} de Schomberg. Et tant d'autres, écrivains, hommes de science et d'Eglise » comme Guilleragues, Bossuet et Pascal (Jean Lafond). Grâce à M^{me} de Sablé le duc de La Rochefoucauld puisera dans ce milieu une réflexion qui nourrira son œuvre, de même que par ce salon parviennent au monastère les bruits assourdis du monde.

Antoine **LE MAISTRE** (1608-1658)

Après trois mois de réflexion, un jeune avocat annonce dans une lettre à son père sa décision d'abandonner le barreau : cette pensée lui est venue, dit-il, « de Celui qui seul est maître de nos volontés, et qui les change quand bon lui semble. Je quitte le monde parce qu'il le veut, comme vous-même le quitteriez et votre religion encore, s'il le voulait ; et, sans que j'aie eu de révélation particulière ou de visions extraordinaires, je suis seulement la voix qui m'appelle dans l'Évangile à faire pénitence de mes péchés ».

L'auteur de cette lettre est Antoine Le Maître. Sa situation personnelle, comme celle de sa famille, est peu ordinaire : Antoine n'a pas encore trente ans lorsqu'il renonce à un avenir déjà prometteur. Isaac, son père, de religion réformée, vit, depuis plusieurs années, séparé de sa femme, Catherine Arnauld,

qui s'occupe de leurs cinq fils : un mois après la mort d'Isaac, survenue le 11 septembre 1640, elle prendra l'habit de moniale à Port-Royal, où elle rejoint ses sœurs : Angélique, Agnès, Marie de Sainte-Claire et Madeleine de Sainte-Christine.

Le 10 janvier 1638, Antoine et Simon Le Maistre s'installent à Port-Royal de Paris, « en un corps d'hôtel qui est sur la rue », et sont bientôt suivis de leurs frères : Louis-Isaac, Jean et Charles : ils y attendent que soit achevé le logis que leur mère fait bâtir dans la cour du monastère. Antoine s'est mis sous la direction de l'abbé de Saint-Cyran, à qui il écrit le 24 octobre 1637 : « Vous ne sauriez croire combien l'exemple de mon frère de Sacy me sert. Nous allons tous les jours ensemble dans le cloître des Chartreux, pour aller prendre l'air, lui et moi. Nous lisons notre leçon de grammaire hébraïque, où nous n'avancions quasi point, n'y mettant qu'une demi-heure, comme vous nous l'avez ordonné ».

Selon les volontés de leur directeur spirituel, les frères Le Maistre accueillent plusieurs enfants dans leur maison afin de les former et de les éduquer d'après les principes saint-cyranien ; mais ils ne partagent que peu de temps cette vie de solitaires et de pédagogues : l'arrestation de l'abbé de Saint-Cyran y met un terme provisoire le 14 mai 1638.

Antoine Le Maistre s'éloigne pour toujours de Port-Royal de Paris, puisqu'après un séjour à La Ferté-Milon, il va se fixer en août 1639 à Port-Royal des Champs, où il mènera une vie cachée et austère. Il continue à s'occuper de certains enfants : Jean Racine entretiendra avec lui des relations d'affection particulière. Il consacre beaucoup de temps à écrire des vies de saints et à faire des traductions ; il travaille avec les solitaires et correspond avec les religieuses. Il meurt après quelques jours de maladie le 4 novembre 1658 : son ancien élève Pierre Thomas du Fossé raconte, dans une longue lettre, les dernières heures de sa vie et sa mort à l'abbaye des Champs.

Louis-Isaac **LE MAISTRE de SACY** (1613-1684)

Le 18 décembre 1649, Antoine Singlin parle dans une lettre à la Mère Angélique Arnauld de son disciple préféré, ordonné le jour même : « Ma consolation est que Dieu vous forme un

prêtre qui pourra, avec le temps, rendre grand service à votre maison et réparer beaucoup de fautes que nous avons commises en la conduite.» Et, le 25 janvier 1650, de l'abbaye des Champs, Singlin écrit à la Mère Agnès restée à Port-Royal de Paris : « Nous allons assister à la messe de notre nouveau ministre. Il me semble qu'il va se faire une nouvelle Pentecôte en cette maison et qu'elle renouvellera tout dans ce nouveau sacrifice ».

M. de Sacy devient ainsi, à plus de trente-six ans, *le prêtre* des moniales de Port-Royal. Eduqué et formé avec son jeune oncle Antoine Arnauld, qu'il ne suit pas en Sorbonne, Sacy fréquente les deux abbayes de Port-Royal, résidant à l'hôtel familial de la rue de la Verrerie, puis chez l'abbé de Saint-Cyran et avec Martin de Barcos, et aussi à Port-Royal de Paris, pendant quelques mois, en 1638 : il y fait partie, avec ses frères, du premier groupe des petites écoles.

Mais Le Maistre de Sacy vivra la majeure partie de son existence à Port-Royal des Champs ; il collabore avec Antoine Arnauld, avec Antoine Le Maistre, son frère aîné, avec Claude Lancelot ; il suit de près les petites écoles ; il devient le confesseur des solitaires et des religieuses, mais aussi de nombreux amis de Port-Royal restés dans le monde. En 1661 il doit quitter la vallée de Chevreuse et se cacher à Paris ; il participe à la préparation de l'édition du *Nouveau Testament* à l'hôtel de Longueville : c'est en s'y rendant qu'il est arrêté le 13 mai 1666 et incarcéré à la Bastille quelques jours plus tard avec son secrétaire Nicolas Fontaine.

Libéré en octobre 1668 avec la Paix de l'Eglise, Le Maistre de Sacy consacre ses dernières années à la direction des religieuses de Port-Royal, qu'il doit quitter de nouveau en 1679, et à la publication de la célèbre Bible qui portera son nom. Son œuvre immense est en voie d'achèvement quand il meurt à Pomponne le 4 janvier 1684. Il a exprimé le vœu de reposer à Port-Royal des Champs. Pour son ultime voyage, le corps de M. de Sacy est déposé dans l'église de Saint-Jacques du Haut-Pas : ses amis accourus en foule lui disent un dernier adieu. Le cortège reprend la route en pleine nuit : « Les chemins étaient tout couverts de neige ». Au petit matin, M. de Sacy retrouve sa communauté pour toujours.

« L'église de ce couvent a été bâtie [...] par Le Pautre [...] : elle est toute en pierre de Saint-Leu, Pierre aussi luisante que le marbre. Au reste, il n'y a rien de si propre, l'architecture en est très agréable et des mieux entendues : sa manière est à la vérité assez bizarre, mais fort galante et commode » (Henri Sauval, 1723).

La correspondance de la Mère Angélique Arnauld permet de suivre la construction de la chapelle de Port-Royal de Paris entre 1646 et 1648 : construction due à Antoine Le Pautre, architecte des bâtiments du roi, fils d'un maître menuisier du faubourg Saint-Martin, et grâce aux libéralités de plusieurs amis de Port-Royal, tels que M^{me} d'Aumont, la princesse de Guéné et Jean Hamelin en particulier.

Le 21 septembre 1646, la Mère Angélique écrit à Marie de Gonzague, reine de Pologne : « Puisqu'il vous plaît, Madame, par un excès de bonté, de savoir des nouvelles de notre petite maison, je dirai à Votre Majesté que notre église fut commencée le premier jour d'avril, et que Monseigneur de Paris bénit la première pierre. Elle est aujourd'hui presque achevée et si jolie que j'en ai de la confusion. Elle a été faite sur le modèle des Petits Jésuites ; mais elle n'a que cinquante pieds de long, une croisée et trois petites chapelles. Elle est bien bâtie et tellement dans l'ordre de l'architecture que tous ceux qui la voient disent que c'est un chef-d'œuvre ».

En réalité les travaux d'ensemble de l'église durent environ deux ans. En janvier 1647 le sanctuaire et la croisée du transept destiné aux fidèles sont achevés ; mais il est vraisemblable que seules les religieuses peuvent y accéder. Par la suite Antoine Le Pautre fait construire le chœur des moniales, qui y célébreront la fête du Saint-Sacrement en 1648, ainsi que l'écrit la Mère Angélique le 11 juin de cette année : la nouvelle église, « à ce que disent tous ceux qui la voient, est la plus jolie et la plus dévote de Paris, quoiqu'elle soit des plus simples. Notre chœur est aussi très beau et très commode ; il y a plus de quatre-vingts chaises » ; et quelques jours plus tard l'abbesse de Port-Royal de Paris précise : « Notre nouvelle église est toujours pleine ». On se presse en effet pour aller écouter les sermons d'Antoine Singlin.

Il est difficile de mesurer la part prise, au fur et à mesure qu'avancent les travaux, par Antoine Le Pautre. Mais les gravures réalisées en 1648-1650 par celui que la Mère Angélique appelle « notre architecte » montrent l'importance et la précision des ouvrages entrepris à Port-Royal de Paris. Cette chapelle achevée, Le Pautre consacre ses talents à d'autres constructions, comme, sur la place Royale, l'hôtel de Bassompierre et celui des Guéméné. A Port-Royal des Champs aussi, où l'abbesse est retournée le 3 mai 1648, de nouveaux chantiers sont ouverts, afin de décharger l'abbaye parisienne, riche de plus de cent religieuses.

Roger **DU PLESSIS**, marquis de **LIANCOURT** (1599-1674)
et Jeanne de **SCHOMBERG** (1600-1674)

En 1625, la Mère Angélique Arnauld répond à une demande de son frère Robert Arnauld d'Andilly au sujet de M^{me} de Liancourt ; l'abbesse se dit peu favorable « aux entrées des Dames dans nos monastères » : « cependant, ajoute-t-elle, sachant quelle est celle dont il est question et que c'est une vraie piété et non curiosité, ainsi que la plupart des autres, qui lui donne ce désir, non seulement je n'en ai nulle peine, mais ce me sera honneur et consentement. Je prie Dieu de tout mon cœur qu'elle puisse trouver en notre petite maison ce que sa dévotion y cherche, et que je lui puisse témoigner combien j'honore sa vertu. Je vous supplie de faire en sorte qu'elle trouve bon d'obtenir sa permission pour elle seule et qu'elle la tienne secrète ».

Avec cette première visite au monastère de Port-Royal de Paris commence pour Jeanne de Schomberg une longue histoire d'amitié avec les religieuses : cette histoire durera près d'un demi-siècle. L'intermédiaire, M. d'Andilly, ancien commis du maréchal de Schomberg, est un ami de la famille ; quant à Jeanne, « dès sa plus tendre jeunesse », lit-on dans le *Nécrologe de l'abbaye de Port-Royal*, « elle eut de la piété, et mena toujours une vie si réglée que [...] jamais la médisance ne trouva rien à reprendre en sa conduite ». Tel ne fut pas le cas de celui qu'elle épouse en février 1620, Roger du Plessis, marquis de Liancourt et futur duc de La Rocheguyon, compagnon d'enfan-

ce, puis premier gentilhomme de la chambre du roi Louis XIII. Dans les années 1620, le jeune Liancourt est l'ami de Théophile de Viau et de nombreux esprits libertins. Et il faudra beaucoup de patience à son épouse pour lui faire prendre, en 1638, le chemin de la conversion ; c'est l'année où Jeanne de Schomberg est gravement malade et où M. de Liancourt rend plusieurs visites à l'abbé de Saint-Cyran, prisonnier à Vincennes.

« La Cour n'est pas un séjour propre à notre salut », écrira M^{me} de Liancourt à son mari. Leurs relations avec les amis comme avec le monastère de Port-Royal illustreront ce désir de s'éloigner peu à peu du monde. M. de Liancourt lit et admire *La Fréquente Communion* d'Antoine Arnauld : il accueille le théologien dans l'une ou l'autre de ses grandes demeures, embellies par sa femme : leur hôtel de la rue de Seine à Paris, ou leur château de Liancourt, au diocèse de Beauvais. Les Liancourt vont à Port-Royal de Paris pour écouter les sermons d'Antoine Singlin ; ils abritent chez eux des hommes très proches de Port-Royal, le P. Desmares et Amable de Bourzeis, abbé de Cores (l'une de ses nièces fera profession à Port-Royal des Champs).

Tout en restant attentifs aux misères consécutives aux guerres et à la Fronde, les Liancourt resserrent leurs liens avec les religieuses de Port-Royal quand ils leur confient l'éducation de leur petite-fille, Jeanne-Charlotte : orpheline de père très jeune, à la charge de ses grands-parents, elle fera l'objet de soins tout particuliers de la part de la Mère Angélique et de ses sœurs. Elle sera mariée au prince de Marsillac, fils aîné du duc de La Rochefoucauld, et mourra en 1669. Un jour sa fille Charlotte-Jeanne fera des séjours prolongés à Port-Royal des Champs avec son arrière-grand-mère Jeanne de Schomberg.

Les Liancourt montrent un attachement sans faille à la cause de Port-Royal et des moniales quand le clergé de Saint-Sulpice, à Paris, refuse l'absolution à Roger du Plessis et harcèle à plusieurs reprises son épouse pour les écarter de Port-Royal ; quand ils offrent quelques chances de négociation, en 1663, à l'hôtel de Liancourt, entre augustiniens et jésuites ; quand Jeanne de Schomberg s'emploie avec la marquise de Sablé à permettre à la communauté des religieuses de communier à Pâques en 1665. Ils sont liés aux plus grands de Port-Royal : Angélique, Antoine Arnauld, Le Maistre de Sacy, leur directeur,

comme aux plus humbles du monastère. Après bien des vicissitudes et des peines, ce couple uni paraît avoir mis en application ce que M^{me} de Liancourt note dans le *Règlement* qu'elle a écrit pour elle-même : « Autant de fois que je trouverai quelque chose beau ou bon, j'en ferai quelque action de grâces à Dieu intérieurement et quelque acte d'amour ».

Famille **LOMBERT**

Les Lombert, écrit Jean Mesnard, « fournissent un exemple comparable à celui des Hamelin, de conversion de toute une famille à l'esprit de Port-Royal, d'effort vers une certaine retraite dans le monde ».

Oncle de Jean Hamelin, bien qu'il soit plus jeune que ce dernier, Denis Lombert est un homme de grande fortune comme de piété solide. A l'automne 1646, les petites écoles de Port-Royal s'installent sur la paroisse Saint-Jacques du Haut-Pas, rue Saint-Dominique, dans une maison toute neuve, où D. Lombert a habité deux ans plus tôt. Ses deux fils, Jean et Pierre, nés de son deuxième mariage, conclu le 21 novembre 1632, avec Geneviève Lindo, font partie du groupe des écoliers de la rue Saint-Dominique ; d'un autre côté leur jeune sœur, Geneviève, est confiée, au lendemain de la mort de sa mère le 12 mars 1645, aux religieuses de Port-Royal de Paris : elle y sera suivie de ses deux cadettes, Madeleine et Marguerite.

Denis Lombert resserre ses liens avec Port-Royal quand, suivant l'exemple des Hamelin, il va lui-même s'installer, à l'été 1653, dans une maison toute proche des oratoriens de Saint-Magloire et leur appartenant. Son fils Pierre est envoyé aux Granges de Port-Royal : il y sera le condisciple de Jean Racine et d'Étienne Périer, neveu de Pascal, avant de poursuivre des études de droit à Paris. Denis est alors en rapport étroit avec Jean Hamelin, son neveu, et il ne fait pas de doute qu'il a participé d'assez près à la vie du monastère de Paris, jusqu'au moment où d'autres amis de l'abbaye quittent le quartier du faubourg Saint-Jacques, après les événements de 1664-1665. D. Lombert l'abandonne à la fin décembre 1664. Mais Denis et Pierre Lombert restent fidèles à Port-Royal, continuant à fréquenter les mêmes amis, en particulier l'hôtel de Liancourt dans les années

1670-1671. « Ce qui les distingue », écrit J. Mesnard, « c'est, non pas, comme dans le cas des Hamelin, leur dévouement, tant auprès d'un Arnauld persécuté qu'à l'administration des affaires de Port-Royal, c'est leurs curiosités intellectuelles, raison de l'intérêt porté à l'entreprise des petites écoles et de la participation à l'activité de cercles où l'attachement à Port-Royal se doublait d'une attention très soutenue à la vie littéraire ». Pierre Lombert consacre une grande partie de son existence à publier des traductions, de saint Bernard, de saint Cyprien et de saint Augustin, qu'il doit interrompre en raison de ses troubles psychologiques. Il meurt en 1710, vingt et un ans après son père.

Anne-Geneviève de **BOURBON**, duchesse de **LONGUEVILLE**
(1619-1679)

Au début de 1661, la Mère Angélique Arnauld évoque dans une lettre à la marquise de Sablé une rencontre récente avec M^{me} de Longueville : « Je n'ai point trouvé la princesse froide, mais très sage, humble, douce, dévote. Je préfère infiniment ces qualités à des feux volages qui ne produisent que de belles paroles. Tout ce que j'ai vu en peu de temps de cette princesse m'a semblé tout d'or fin ».

Le temps du changement est venu pour celle dont la grande Mademoiselle disait qu'elle était « belle comme un ange ». Accompagnée des prières des carmélites du faubourg Saint-Jacques et des moniales de Port-Royal de Paris, Anne-Geneviève de Bourbon, sœur aînée des princes de Condé et de Conti, va connaître la période la plus heureuse de sa vie : elle vient de tourner le dos à son passé brillant de l'hôtel de Rambouillet et aux conséquences de son aventure tumultueuse de la Fronde ; et sa conversion va coïncider avec son engagement total et pour toujours au service de Port-Royal.

Depuis quelques années M^{me} de Longueville est en relation avec des amis du monastère de la Mère Angélique : M^{me} de Sablé, à qui elle exprime dans une lettre de 1652 ou 1653 « la constance de son affection » à l'égard des religieuses ; M^{lle} de Vertus, qui fut très longtemps son amie intime ; Antoine Arnauld, Charles Maignart de Bernières, Denis Dodart, plus tard Nicolas Pavillon, évêque d'Alet. C'est après la mort d'Angélique Arnauld qu'elle

rencontre Antoine Singlin pour la première fois, le 24 novembre 1661. Elle en parle elle-même dans un compte-rendu connu par le *Supplément au Nécrologe de Port-Royal* : « Au commencement de ma retraite, j'ai été un peu effrayée d'entrer dans une voie plus étroite, mais néanmoins, j'ai senti un certain soutien intérieur, qui m'a imprimé le contraire du découragement [...]. Il me semble [...] depuis que je me suis mise sous la conduite de M. Singlin, que je suis proprement à cette place que je cherchais, c'est-à-dire à la vraie entrée de la vie chrétienne, à l'entour de laquelle j'ai été jusques ici. Il me paraît donc que je n'ai plus qu'à marcher sous l'obéissance à laquelle je me suis engagée ».

Elle partage dès lors tous les soucis de Port-Royal, en particulier lorsque l'archevêque de Paris Péréfixe prend les mesures de rigueur que l'on sait, en août 1664, à l'égard des religieuses. Elle laisse éclater sa révolte le 4 septembre suivant dans une lettre à M^{me} de Sablé : « Je suis si pleine de l'indigne traitement que l'on fait à nos amies que je ne puis vous parler d'autre chose [...]. Les persécutions de nos amis me feraient janséniste si je ne l'étais pas et doivent le faire devenir tous les gens équitables qui naturellement se soulèvent contre la violence, et s'instruisent pour prouver qu'elle est mal fondée ».

Avec un mélange de vivacité et de modération, M^{me} de Longueville ne cesse d'intervenir pour les religieuses, pour les quatre évêques amis de Port-Royal menacés, pour ceux qui trouvent un refuge et une cachette dans son hôtel, comme Antoine Arnauld et Noël de Lalane. La princesse joue un rôle capital dans la Paix de l'Eglise et dans la réconciliation des religieuses de l'abbaye des Champs ; la mère Agnès Arnauld lui en exprimera à plusieurs reprises sa reconnaissance : « Je suis si obligé, lui répond M^{me} de Longueville, de faire les petites choses que je fais pour essayer de vous servir que je suis vraiment honteuse quand vous m'en remerciez [...]. C'est pourquoi, ma chère Mère, je vous supplie de ne plus me traiter ainsi et je me regarde désormais comme un membre de votre corps quoique je sois très indigne d'une qualité que je mérite si peu en un sens, si ce n'est par mon affection très sincère pour votre sainte maison et pour votre personne ».

Devancée par M^{lle} de Vertus, M^{me} de Longueville se fait bâtir à l'abbaye des Champs un hôtel qu'elle occupe pendant l'été à

partir de 1671. Elle partage avec les religieuses les peines de la fin de sa vie : la démence de son fils aîné ; la mort de sa belle-sœur, la princesse de Conti, en février 1672, et celle de son fils, Charles-Paris au mois d'août suivant ; elle n'en continue pas moins ses démarches en faveur de Port-Royal de manière inlassable. Un mois après sa mort, survenue le 15 avril 1679, Louis XIV impose à l'abbaye de Port-Royal des Champs l'éloignement des ecclésiastiques et des solitaires, des postulantes et des pensionnaires, ainsi que l'arrêt du recrutement des moniales. Le monastère vivra pourtant encore trente ans.

Anne **DONI d'ATTICHY**, comtesse de **MAURE** (vers 1600-1663)

Familière du prestigieux hôtel de Rambouillet, M^{lle} d'Attichy se marie en 1635 avec Louis de Rochechouart, comte de Maure. Elle est très tôt liée avec la marquise de Sablé, avec qui elle jouera un rôle de premier plan dans la société parisienne des années 1650-1660.

Quand la marquise va habiter Port-Royal de Paris en 1656, « la comtesse de Maure alla se loger auprès d'elle », écrit Tallemand des Réaux, qui poursuit : « Elles sont porte à porte, ne se voyent presque point, et s'écrivent six fois le jour. Il ne faut point s'étonner de cela, car elles ont logé autrefois en même maison à la Place-Royale, et s'écrivaient de grandes légendes d'un appartement à l'autre ». L'auteur des *Historiettes* ajoute plus loin : « Elles étaient quelquefois trois mois sans se voir, et elles se visitaient par écrit. Le moindre rhume rompait tout commerce ».

M^{me} de Sablé est, on le sait, très méfiante. La comtesse de Maure lui écrit souvent, en particulier au sujet des maximes de son amie (et de celles de La Rochefoucauld), mais aussi pour la réconcilier avec les personnes qui se sont brouillées avec elle. La comtesse est aussi en relation avec d'autres amis de Port-Royal : M^{me} de Longueville, le prince de Conti et Julie d'Angennes, épouse du duc de Montausier. Elle meurt en 1663, six ans avant son mari.

Jacques de Sainte-Beuve, et avec quelques jeunes gens de formation augustiniennne, au nombre desquels se trouve Jean Duvergier de Hauranne, neveu et filleul de l'abbé de Saint-Cyran. Cependant Nicole se refuse à aller au-delà du baccalauréat en théologie, qu'il obtient en 1649, et à entrer dans les ordres sacrés : il restera toute sa vie clerc tonsuré.

Mais, depuis la rentrée d'octobre 1646, il fait partie du groupe des maîtres des petites écoles établies au cul-de-sac de la rue Saint-Dominique au faubourg Saint-Jacques, non loin de Port-Royal de Paris. A Paris et, plus tard, aux Granges de Port-Royal, Nicole enseigne la philosophie et les humanités : Jean Racine et Sébastien Le Nain de Tillemont seront ses plus brillants élèves. Mais très vite il se montre un collaborateur fidèle et efficace d'Antoine Arnauld et de Claude Lancelot, mais aussi de Pascal, avec qui il travaille aux *Provinciales* (Nicole les traduira, deux ans après leur publication, en latin). Et, quand les religieuses du monastère de Port-Royal sont violemment attaquées, il ne ménage pas sa peine pour coopérer avec Antoine Arnauld et faire paraître une *Apologie pour les religieuses de Port-Royal* en 1665.

Nicole vit de longues années dans la familiarité de son ami, à l'hôtel de Longueville et dans d'autres cachettes, rédigeant et publiant aussi des œuvres personnelles, comme les *Essais de morale*, très lus et très appréciés. Les deux hommes se sépareront de manière définitive au moment de l'exil du théologien : il rejoint Arnauld à Bruxelles, mais refuse de le suivre en Hollande et revient en France. Il vit désormais sur la paroisse Saint-Médard, où il mourra et sera inhumé : il continue à écrire, dressant en particulier une *Vie de la Mère Marie des Anges Suireau*, qui passa pour une sainte accomplissant des miracles. Avec elle Pierre Nicole retrouvait le premier Port-Royal.

Famille **PASCAL**

Le 4 janvier 1652, Jacqueline Pascal, sœur de Gilberte et de Blaise, entre au monastère de Port-Royal de Paris : elle n'ose en prévenir son frère — sa sœur aînée s'en chargera — ; elle part très tôt le matin pour éviter la scène des adieux. Blaise,

Domat

1 Casuiste
ce

Mon pere s'est servi de ce corps
de droit pour son ouvrage
des loix civiles



portrai de Mr pascal fait par mon pere

si De feligonde
conseiller à la
cour impériale de
rom

20. Pascal, sanguine de Domat.

averti, « se retira fort triste dans sa chambre ». Dans une longue lettre des 7/9 mai suivant, Jacqueline tente de calmer le ressentiment de son frère :

« Contentez-vous, lui dit-elle, que c'est pour votre considération que je ne suis pas céans il y a plus de six mois, et que j'aurais déjà l'habit sans vous ; car nos mères ont reçu le noviciat de quatre années que j'ai fait dans le monde pour toute épreuve, et la volonté que j'ai de bien faire en me laissant conduire avec simplicité pour toute perfection ; si bien que la seule peur que j'ai eue de fâcher ceux que j'aime a différé jusques ici mon bonheur. Il n'est pas raisonnable que je préfère plus longtemps les autres à moi, et il est juste qu'ils se fassent un peu de violence pour me payer de celle que je me suis faite depuis quatre ans. J'attends ce témoignage d'amitié de toi principalement, et te prie pour mes fiançailles qui se feront, Dieu aidant, le jour de sa Sainte-Trinité ».

Ainsi la sœur de Blaise prend-elle, le 26 mai, l'habit de novice sous le nom de Jacqueline de Sainte-Euphémie, en même temps que M^{lle} de Luzancy, fille de Robert Arnauld d'Andilly, sous le nom de Marie-Angélique de Sainte-Thérèse : Blaise et M. d'Andilly assistent ensemble à la cérémonie.

Depuis 1647-1648 les Pascal, Blaise, Jacqueline et leur père Etienne, fréquentent Port-Royal de Paris, où Jean Guillebert les a conduits. Toute la famille a été marquée, depuis son séjour à Rouen, par ce prêtre du diocèse normand et quelques autres amis, disciples de l'abbé de Saint-Cyran. Jacqueline, qui connaît une véritable conversion, songe à devenir religieuse ; mais son père s'y oppose. Sa mort, survenue le 24 septembre 1651, ôte à Jacqueline ses derniers scrupules. De son côté Blaise poursuit des recherches scientifiques et sa ferveur religieuse s'affadit.

A Port-Royal, la sœur Jacqueline, qui frappe ses sœurs par son intelligence et par sa sensibilité, prononce sa profession solennelle le 5 juin 1653 et se voit confier de multiples tâches : elle s'occupera des jeunes filles qui frappent à la porte de l'abbaye, des pensionnaires et des novices.

Son frère continue son évolution. Le 1^{er} octobre 1654, quittant le quartier du Marais et la proximité immédiate du duc de Roannez, son ami, il s'établit rue des Francs-Bourgeois Saint-Michel, tout près du Luxembourg, non loin du faubourg Saint-Jacques ; il rend alors très souvent visite à sa sœur et lui parle

de la crise religieuse qu'il traverse. Après une période d'activités scientifiques intenses, il fait l'expérience d'une nouvelle conversion, dans la nuit du 23 novembre 1654, nuit pendant laquelle il écrit le *Mémorial* ; dans la même maison, il composera les *Provinciales*, partiellement du moins, et les *Pensées*. Peu après, du 7 au 28 janvier, Blaise fait une retraite à Port-Royal des Champs, au cours de laquelle il aura des entretiens avec Le Maître de Sacy, confesseur des moniales.

Tandis que le jeune Etienne Périer, neveu de Jacqueline et de Blaise, est confié aux maîtres des petites écoles de 1651-1652 jusqu'en 1660, sa sœur cadette Marguerite, filleule de Blaise, est pensionnaire à Port-Royal de Paris à partir de 1654. Le 24 mars 1656, elle est guérie d'une fistule lacrymale réputée incurable en touchant une épine de la couronne du Christ ; cette relique a été remise aux religieuses par un ecclésiastique très pieux, Pierre de La Poterie, qui réside en face de l'église Saint-Jacques du Haut-Pas. « L'événement a un retentissement considérable et Pascal en est vivement touché. Pendant plus d'une année il réfléchira sur la signification et la valeur discriminante des miracles, celles du miracle particulier de la Sainte Epine contre les adversaires de Port-Royal et principalement les jésuites, celle des miracles en général, et d'abord ceux de l'Ancien et du Nouveau Testament, contre les athées : ainsi naîtra progressivement le projet d'une *Apologie de la religion chrétienne* » (Jean Mesnard).

En novembre 1659 Jacqueline quittera Port-Royal de Paris pour l'abbaye des Champs, où elle deviendra sous-prieure et maîtresse des novices. Torturée par les querelles qui ont trait à la signature du Formulaire, elle meurt le 4 octobre 1661, deux mois après la disparition de la Mère Angélique ; elle laisse, écrit une religieuse du monastère, « un grand vide dans la maison, au jugement de tous ceux qui connaissaient son éminente vertu. M. Singlin, qui en était mieux informé que personne, écrivit alors qu'il croyait qu'elle avait moins besoin de ses prières que lui des siennes ». Blaise dit simplement : « Dieu nous fasse la grâce de mourir ainsi chrétiennement ». Il suit sa sœur de peu, puisqu'il disparaît le 19 août 1662 ; Gilberte Périer recueille ses dernières paroles : « Que Dieu ne m'abandonne jamais ! ».

Le dramaturge, on le sait, n'oubliera jamais qu'orphelin fort jeune, il a été élève des petites écoles de Port-Royal pendant plusieurs années ; à Paris, aux Granges près de Port-Royal des Champs, et dans d'autres lieux, il fut formé par de grands maîtres, qui, dira-t-il lui-même plus tard, « n'étaient pas des hommes ordinaires » : Pierre Nicole, Claude Lancelot, Antoine Le Maistre, ancien avocat du barreau de Paris, qui le prend dans sa propre chambre : « Bonjour, mon cher fils », lui écrit-il un jour, « aimez toujours votre papa comme il vous aime » ; Jean Hamon, auprès duquel Racine voudra être inhumé, et enfin Robert Arnauld d'Andilly.

Nul doute que Racine ait fréquenté cette « maison de Port-Royal », dont il notera, dans son *Abrégé de l'histoire de Port-Royal*, qu'« elle fut une source de bénédictions pour tout l'ordre de Cîteaux ». Plusieurs de ses parentes y sont religieuses dans l'une ou l'autre abbaye, de Paris et des Champs. Certes un jour le poète se brouillera avec ses anciens maîtres et amis de Port-Royal, polémiquera durement avec Pierre Nicole au sujet en particulier du théâtre, et s'éloignera pour quelques années.

Mais il saura, à la fin de sa vie, retrouver le chemin de l'abbaye de la vallée de Chevreuse et écrire son admirable *Abrégé* : il y décrira en particulier le transfert de la communauté des Champs à Paris en 1625 : « La réputation de la Mère Angélique et les merveilles que l'on racontait de la vie toute sainte de ses religieuses, lui attirèrent bientôt l'amitié de beaucoup de personnes de piété. La reine Marie de Médicis les honora d'une bienveillance particulière ». Ailleurs, dans le même ouvrage, Racine termine le récit de la mort de la Mère Angélique en ces termes : « Fille véritablement illustre, et digne, par son ardente charité envers Dieu et envers le prochain, par son extrême amour pour la pauvreté et la pénitence, et enfin par les grands talents de son esprit, d'être comparée aux plus saintes fondatrices ».

« Doctissime dans les passions, les dégoûts, les instances et les fourberies du monde », au dire de la Mère Angélique Arnauld, la marquise de Sablé va habiter en 1656 dans le monastère de Port-Royal de Paris, passant le 5 février une convention « réglant les modalités de [son] installation ». Malgré les réticences d'Angélique, la marquise y fait construire, à partir de 1653, un bâtiment situé à l'opposé du pavillon de M^{me} de Guéméné. Les religieuses auront leur chapitre au rez-de-chaussée, tandis que M^{me} de Sablé vivra dans un appartement du premier étage ; par une tribune qui aura une vue directe sur le chœur, elle pourra assister à la messe et aux offices : « C'était, selon la Mère Agnès, afin de lui ôter les appréhensions qu'elle avait de gagner du mal dans les églises ».

Depuis quelques années, la marquise fréquente le monastère du faubourg Saint-Jacques : elle « vient ici le plus qu'elle peut, ayant pris une maison fort proche [...]. Elle se sépare le plus qu'elle peut du monde, et sincèrement elle veut être tout à Dieu » (lettre d'Angélique Arnauld, 1654). Après son veuvage en juillet 1640, elle a été mise en relation avec Angélique par la princesse de Guéméné, et peu à peu, celle qui fréquenta assidûment l'hôtel de Rambouillet fait souvent des visites et des retraites à Port-Royal de Paris. Dans son appartement de la place Royale, où elle réside avec son amie la comtesse de Maure, l'ancienne précieuse attire déjà bien du monde : ses convives apprécient ses mets, ses vins, ses salades, ses potages, ses confitures. « Si la marquise de Sablé avait la table la plus délicate du royaume », écrit le jésuite René Rapin, « ce n'était pas parce qu'elle était une prédestinée qu'elle se traitait bien. C'était une femme naturelle qui n'y cherchait point tant de finesse ; elle aimait ses amis, la compagnie, et la vie par-dessus toutes choses ; elle satisfaisait à tout cela en se traitant bien et la politesse de son esprit allait jusqu'aux viandes qu'on lui servait ».

Fait étonnant : le jésuite Rapin se rend lui-même dans le salon de la marquise, à l'intérieur même du monastère du faubourg Saint-Jacques, en même temps que bien d'autres amis, le plus souvent, de Port-Royal. On y rencontre de grandes dames comme la marquise de Liancourt et sa belle-sœur M^{me} de Schomberg, la duchesse d'Aiguillon et la grande demoiselle, la duchesse

se de Longueville et M^{me} de Vertus ; mais aussi La Rochefoucauld, le prince de Conti, Philippe d'Orléans, frère du roi, et le dauphin, et, bien sûr, Pascal, le duc de Roannez, Antoine Arnauld, Pierre Nicole.

Celle qu'à Port-Royal on appelle « la fidèle et sûre marquise » « se créait une situation à part », écrit Sainte-Beuve, « et on peut se la représenter telle qu'elle fut durant des années, un pied dans le monde, un œil sur le cloître, entendant tout, à l'affût de tout, s'entremettant, se faisant le centre du bel esprit le plus sérieux, de la théologie la plus brillante, avide des moindres nouvelles autant que friande des livres nouveaux, intéressant à elle et à son salut des solitaires, des docteurs, la fleur du désert, et retenant encore les meilleurs de ses amis d'autrefois ».

Très liée avec Angélique et Agnès Arnauld, M^{me} de Sablé s'entretient avec Antoine Arnauld de sa *Logique* : « Vous trouverez ailleurs, lui écrit-il, plus d'exactitude dans de petits soins qui entretiennent le dehors de l'amitié ; mais je suis assuré que vous ne trouverez nulle part ailleurs, tant qu'à Port-Royal, le vrai dedans de l'amitié et fond du cœur ». Quand elle aura quitté Port-Royal de Paris en 1665, la marquise continuera à intervenir en faveur des moniales en compagnie de M^{me} de Liancourt, et, deux ans plus tard, avec M^{me} de Longueville, elle favorisera les négociations qui aboutiront en 1668-1669 à la Paix de l'Eglise. Après la mort de son frère le commandeur de Souvré en mai 1670, elle retourne à Port-Royal : elle y meurt le 16 janvier 1678.

Jean **DUVERGIER** de **HAURANNE**, abbé de **SAINT-CYRAN**
(1581-1643)

7 mai 1625 : première visite de l'abbé de Saint-Cyran à Port-Royal des Champs, première rencontre avec la Mère Angélique Arnauld. Près de trente ans plus tard, rédigeant sa *Relation* sur Port-Royal, la grande abbesse garde bien en mémoire ces heureux moments : « Il me fit l'honneur de m'entretenir avec grande charité, et sur ce grand mystère il nous dit des choses admirables. Il arriva qu'en me parlant il me dit une parole qui me toucha beaucoup, qui fut qu'il avait vu beaucoup d'abbesses réformer

leurs monastères, mais qu'il en avait peu vu réformer leurs personnes. Je me trouvai de ce grand nombre, quoique Dieu m'eût fait la grâce d'avoir beaucoup désiré d'être de ce petit nombre. Je révérai dès lors ce saint homme comme très savant, mais je ne fus pas assez heureuse pour reconnaître sa sainteté comme elle était, ni jouir dès lors du bonheur que Dieu semblait m'offrir, de prendre sa conduite [...]. Lorsque je fus à Paris, il continua de nous venir voir, et plus pour ma mère qu'il avait mieux connue que moi. Il la confessa lorsqu'elle fit sa profession [*le 7 février 1629*]. Peu à peu je le connaissais davantage, mais je n'osais m'engager à lui, parce que je l'étais ailleurs ».

Saint-Cyran en effet s'occupe beaucoup de Catherine Marion, veuve d'Antoine Arnauld l'avocat, entrée à Port-Royal en 1626 : le premier contact de la famille et de l'abbé remonte à 1620, quand Robert Arnauld d'Andilly entre en relation avec Saint-Cyran à Poitiers. En 1625, et jusqu'en 1633, le directeur de la Mère Angélique et de Port-Royal est Sébastien Zamet, évêque de Langres. Mais à partir de 1634-1635 Jean Duvergier joue un rôle de premier plan au monastère du faubourg Saint-Jacques : là il célèbre la messe, prêche et confesse, rencontrant « un succès immédiat et total auprès de la Mère Angélique et de ses religieuses dont il ranima la ferveur par de brefs *renouvellements*. Bien qu'à Port-Royal même il n'ait dirigé presque personne, il y exerça une grande influence sur la Mère Geneviève Le Tardif, qui en fut abbesse de 1630 jusqu'en 1636. A la fin de cette année, son déménagement au quartier du Luxembourg lui permit d'y faire des visites beaucoup plus fréquentes » (Jean Orcibal, *Saint-Cyran et le jansénisme*).

Mais le théologien et le spirituel influent, ancien ami de Bérulle et de Condren, est emprisonné en mai 1638. Le personnage intrigue : « C'était, écrit Pierre Nicole, une terre capable de porter beaucoup, mais féconde en ronces et en épines ». En désaccord avec Richelieu sur plusieurs points de foi et de politique, Duvergier est interrogé, son appartement fouillé : rien de suspect n'est trouvé dans les quarante manuscrits saisis chez lui, fruit de son long travail d'érudit, travail conduit en collaboration avec Jansénius, évêque d'Ypres.

Des amis nombreux, parmi lesquels se trouvent des familiers de Port-Royal de Paris : M^{me} de Guéméné, M. de Liancourt, le Père Philippe-Emmanuel de Gondi, prêtre de l'Oratoire, intervien-

ment auprès du cardinal-ministre en faveur de celui qui passe pour « le martyr de l'amour de Dieu et de la pénitence ». Richelieu ne désarme pas. L'abbé de Saint-Cyran continue à diriger de sa prison disciples et religieuses : « Son zèle saintement industrieux lui fit trouver les moyens de continuer du milieu de ses fers les instructions qu'il donnait auparavant aux personnes du dehors de sa connaissance » (*Nécrologe de Port-Royal*).

Pendant la santé du prisonnier s'altère gravement. Mais le 6 février 1643 il est libre : avec M. d'Andilly, venu le chercher à Vincennes, il se rend le jour même au monastère de Paris. Toute la communauté s'est réunie au parloir Saint-Jean vers cinq ou six heures du soir ; mais, devant l'hilarité générale des moniales prises de fou-rire, Saint-Cyran se contente de dire : « J'avais bien quelque chose à vous dire, mais il y faut une autre préparation que cela ; cela sera pour une autre fois ». Une semaine passe : en présence de l'abbé, trop faible pour célébrer la messe, Antoine Singlin officie, avec Antoine Arnauld comme diacre et tout Port-Royal chante le *Te Deum*.

M. de Saint-Cyran aura encore la force de se rendre à Port-Royal des Champs pour apporter son soutien aux solitaires et à Antoine Le Maistre ; Claude Lancelot en fera la relation. L'abbé reprend son travail, mais il meurt le 11 octobre 1643 ; son corps repose à Saint-Jacques du Haut-Pas, non loin du monastère qu'il marqua de sa spiritualité, de son courage et de sa foi.

Renaud de **SEVIGNÉ** (1610-1676)

Le 13 novembre 1660, la Mère Angélique Arnauld écrit une lettre au chevalier de Sévigné : « Soyez assuré, Monsieur, que cette froideur qui paraît en M. Singlin ne vient que d'une sainte crainte ; il appréhende pour lui, à la vérité, sachant le compte étroit que Dieu demandera aux Pasteurs, des âmes qu'il leur a commises ; mais il craint tout autant pour vous et il regarde votre intérêt comme le sien ».

Oncle de M^{me} de Sévigné, l'ancien guerrier du régiment de Normandie, très actif aux côtés des Frondeurs, est pendant longtemps ce gentilhomme breton hautain et ce militaire impérieux dont parle Sainte-Beuve. Veuf en 1656, après quelques années de mariage avec Isabelle Penna, mère de M^{me} de Lafayette, M. de

Sévigné se met au service de Port-Royal de Paris : il s'y entretient souvent avec les Mères Angélique et Agnès ; il met son carrosse au service des religieuses et contribue largement à la vie matérielle des maisons de Paris et des Champs : il leur fournit par exemple du beurre de Bretagne, des fruits, des fleurs, une lampe et leur offre un cachet à l'effigie du bon Pasteur.

Après s'être fait bâtir un corps de logis dans le monastère de Paris, il y vit pendant toute la dure période de la persécution. Dirigé d'abord par Antoine Singlin, puis par Le Maître de Sacy dont il devient l'un des proches, le chevalier de Sévigné lit beaucoup, en particulier la Bible, saint Augustin et saint Bernard (il a appris le latin fort tard) et copie les traductions de son directeur ; plus tard, il correspondra avec Pierre Nicole au sujet des *Pensées* de Pascal.

Après avoir subi à Port-Royal de Paris les quatre années d'exil des religieuses, il se résout à aller habiter en 1669 à Port-Royal des Champs : il y a déjà fait des séjours et des retraites. Grâce à M. de Sévigné, le réfectoire du monastère sera agrandi, le cloître rebâti et les décorations du grand autel terminées. Il est inhumé dans son abbaye d'adoption : Jean Hamon lui compose une épitaphe.

Marie de **RABUTIN-CHANTAL**, marquise de **SEVIGNÉ**
(1626-1696)

Le 21 novembre 1664, M^{me} de Sévigné raconte dans une lettre à Simon Arnould de Pomponne la visite qu'elle a faite le jour même au couvent de la Visitation du faubourg Saint-Jacques, non loin de Port-Royal de Paris : « J'ai été à Sainte-Marie, où j'ai vu madame votre tante [*la Mère Agnès Arnould*], qui m'a paru abîmée en Dieu ; elle était à la messe comme en extase. Madame votre sœur [*Angélique de Sainte-Thérèse*] m'a paru jolie, de beaux yeux, une mine spirituelle. La pauvre enfant s'est évanouie ce matin ; elle est très incommodée. Sa tante a toujours la même douceur pour elle [...]. De là je vais à Port-Royal. J'y trouve un certain grand solitaire que vous connaissez ».

Depuis le 26 août précédent, ces religieuses ont été arrachées au monastère que M^{me} de Sévigné fréquente encore, puisqu'elle y rend visite à son oncle, Renaud de Sévigné, ce « solitaire » dont

elle parle dans sa lettre. Ces deux maisons — Port-Royal et la Visitation — sont depuis très longtemps liées dans la vie et dans l'esprit de l'épistolière. Elle ne peut en effet que se souvenir avec émotion de Jeanne de Chantal, sa grand-mère, fondatrice de l'ordre des Visitandines, qui fut, ainsi que François de Sales, en relation avec le premier Port-Royal et avec la Mère Angélique Arnould.

D'autres amis permettent à M^{me} de Sévigné d'approfondir ses liens avec le monastère de Port-Royal de Paris : outre la famille Arnould d'Andilly, Jean Chapelain, les du Plessis-Guénégaud, dont elle est l'hôte assidue, soit dans leur hôtel parisien, soit à Fresnes, leur résidence d'été ; les Liancourt ; le duc de La Rochefoucauld et M^{me} de Lafayette. Comme elle a lu, entendu et apprécié les *Provinciales*, elle lira avec plaisir les ouvrages et les traductions de Robert Arnould d'Andilly, et aussi les écrits de Pierre Nicole. De Port-Royal des Champs, où elle rend visite le 24 janvier 1674 au bonhomme d'Andilly, M^{me} de Sévigné rapporte une description qu'elle aurait pu donner, à quelques mots près, de Port-Royal de Paris : « Ce Port-Royal est une Thébàïde. C'est le paradis ; c'est un désert où toute la dévotion du christianisme s'est rangée ; c'est une sainteté répandue dans tout ce pays à une lieue à la ronde. Il y a cinq ou six solitaires qu'on ne connaît point, qui vivent comme les pénitents de saint Jean Climaque. Les religieuses sont des anges sur terre. M^{lle} de Vertus y achève sa vie avec une résignation extrême et des douleurs inconcevables ; elle ne sera pas en vie dans un mois. Tout ce qui les sert, jusqu'aux charretiers, aux bergers, aux ouvriers, tout est saint, tout est modeste. Je vous avoue que j'ai été ravie de voir cette divine solitude, dont j'avais tant ouï parler ; c'est un vallon affreux, tout propre à faire son salut ».

Antoine **SINGLIN** (1607-1664)

« Il pensait comme un Père de l'Eglise et s'exprimait comme un courtaud de boutique. » L'auteur de ce jugement à l'emporte-pièce n'est autre que la Mère Angélique Arnould. La grande abbesse est pourtant une admiratrice du prédicateur de Port-Royal : « M. Singlin fait des sermons qui ravissent l'esprit de tous ceux qui l'entendent et les cœurs de plusieurs qui se donnent vérita-

blement à Dieu », écrit Angélique à Louise-Marie de Gonzague, reine de Pologne, précisant peu après, en 1648, dans une autre lettre à son amie : « Il prêche mieux que jamais et notre nouvelle église est toute pleine. Il se convertit toujours quelqu'un ».

Avec Antoine Singlin, les apparences, il est vrai, sont trompeuses. « Je viens d'entendre un homme qui parle comme un cheval et raisonne comme un ange », avoue en sortant d'un de ses sermons, le prince de Guéméné. Cet ami de Port-Royal est relayé par René Rapin, jésuite à la plume acérée mais au jugement qui peut être exact : « Quoique [*Singlin*] affectât une manière fort simple dans ses prédications, qui étaient plutôt des catéchismes que des sermons, et qu'il les débitât d'un air misérable, car il n'avait nul talent pour la prononciation, néanmoins, parce qu'il parlait en prophète, qu'il débitait une morale sévère, et que son air et son discours même étaient édifiants, on allait l'entendre avec un grand concours, et ce qu'il disait était reçu avec quelque sorte d'applaudissement ».

Le jeune Antoine Singlin, fils d'un marchand de vin de Paris, est d'abord destiné au négoce ; mais, après être longtemps resté apprenti et commis, il est remarqué par M. Vincent, et surtout par l'abbé de Saint-Cyran, qui veut achever sa formation, commencée à Saint-Lazare, et qui le prend en affection. Claude Lancelot note dans ses *Mémoires touchant la vie de M. de S. Cyran* : « Il m'a dit qu'il n'avait vu personne plus docile et plus disposé à recevoir les grandes vérités, ajoutant qu'il les avait déjà dans le cœur avant de les connaître, et qu'il était comme une *allumette* (c'est son terme) où il n'était besoin que d'approcher le feu pour le faire prendre aussitôt ». Saint-Cyran fait désormais une entière confiance à Singlin : il l'accueille à sa table et le choisit comme confesseur (il le reçoit plusieurs fois dans sa prison de Vincennes entre 1638 et 1643). Il lui réserve une place de choix dans l'œuvre d'éducation des petites écoles de Port-Royal : une œuvre à laquelle l'abbé attache le plus grand prix.

À la mort de Saint-Cyran, Singlin demeure, ainsi que l'affirme Cécile Gazier, « le guide, le maître des consciences, ou, pour mieux dire, de la conscience de Port-Royal ». Il confesse, conseille, envoie des lettres ; il compose des sermons, souvent à partir des notes et des mémoires que lui fournissent ses proches, tels qu'Antoine Arnauld et Le Maître de Sacy. Le monde afflue, pour

l'écouter, à l'abbaye de Port-Royal : le 28 août 1649, pour la saint Augustin, l'auditoire de M. Singlin est composé de cinq évêques, du marquis de Liancourt et de son beau-frère le maréchal de Schomberg, de plusieurs dames brillantes de la société, mais aussi d'ennemis malveillants. Malgré les interventions et les démarches multiples, le prédicateur doit garder le silence jusqu'au 1^{er} janvier 1650.

Les premières polémiques entre Port-Royal et ses détracteurs viennent alors de s'aviver de nouveau. Mais rien n'arrête Antoine Singlin : parfois tenté de se retirer en solitaire, il restera toujours le prêtre de Jésus-Christ, puisant toute son autorité, écrit Sainte-Beuve, « dans le double sentiment de son humilité propre et de la grandeur divine de son ministère ». Nul doute que le dialogue avec Blaise Pascal et avec la Mère Angélique, et l'écoute des moniales, sont autant de consolations spirituelles pour cet homme qui n'est ni docteur, ni savant.

Il connaîtra un jour la séparation du monastère, et la nécessité de s'habiller en médecin pour se rendre chez Madame de Longueville. Mais il reste toute sa vie en accord avec les termes de l'une de ses lettres à M. de Hillerin, curé de Saint-Merri : « Je suis prêt à rompre avec tout le monde et de m'exposer à la disgrâce de tous les hommes, plutôt que de me relâcher en rien des vérités que je connais. Vienne qui voudra. Je ne cherche personne. Je suis prêt de m'abaisser dans tout le reste ; mais, pour les choses essentielles, je suis bien résolu d'être inflexible et opiniâtre, si l'on veut singulier et superbe ». Antoine Singlin meurt le 17 avril 1664 entre les bras de Nicolas Fontaine ; son corps repose toujours à Port-Royal de Paris.

Catherine-Françoise de **BRETAGNE**,
appelée plus souvent M^{lle} de **VERTUS** (1617-1692)

« Serai-je toute ma vie vagabonde ? » Pendant la première partie de son existence, la fille de Claude de Bretagne, comte de Vertus, ne cesse de changer de résidence. D'abord pensionnaire dans un monastère où par piété elle pratique la règle de saint Benoît, Catherine de Bretagne — ainsi qu'elle signe elle-même — connaît de grandes maisons : celles de la com-

tesse de Soissons, puis de la veuve du duc de Rohan en octobre 1650, enfin vers 1654 celle de M^{me} de Longueville.

Femme d'esprit et de mérite, Mademoiselle de Vertus fréquente la marquise de Sablé, auprès de qui elle intervient pour qu'Antoine Singlin devienne le confesseur de la princesse, sœur de Condé et de Conti. Dans le même temps, dirigée elle-même de Singlin, puis de Le Maître de Sacy, elle fréquente l'abbaye de Port-Royal de Paris et correspond avec plusieurs religieuses du monastère. Elle partage les joies et les épreuves de M^{me} de Longueville, qui, au dire de Jean Racine, « était quelquefois jalouse de M^{lle} de Vertus, qui était plus égale et plus attirante » : elle est « l'âme et la prudence de l'hôtel de Longueville ».

De santé fragile depuis toujours, elle finit par quitter cette maison pour aller habiter à Port-Royal des Champs. Comme M^{me} de Longueville, elle s'y fait construire, en 1670-1671, un petit logis, où elle passe les deux dernières décennies de sa vie. Elle a revêtu le petit habit blanc de novice, qu'elle n'abandonne guère. Pendant onze ans elle ne quitte plus son lit : l'abbaye des Champs sera sa dernière demeure. Racine écrira son épitaphe : ses violentes maladies « n'empêchèrent pas sa régularité à réciter tous les jours l'office aux mêmes heures de la communauté, son attention aux nécessités du prochain, sa charité pour toutes les sœurs, et surtout son attention à Dieu dans une adoration perpétuelle au milieu de tous ses maux, qu'elle souffrit avec une extrême humilité et avec une patience incroyable. Enfin, âgée de 74 ans, après avoir laissé ce qui lui restait de bien aux pauvres, et vécu en pauvre elle-même, elle rendit son âme à Dieu, munie de tous les sacrements des mourants, au milieu de toutes les sœurs », le 21 novembre 1692.